**Université A/ MIRA de Bejaïa**

**Faculté des Lettres et Langues / Département de Langue et Culture Amazighes**

**Module** **: Bilan critique de l’Anthropologie du Maghreb / Niveau : Master 1**

**Enseignante : Meriama YAHIAOUI**

**Cours 1 : Bilan critique de l’anthropologie en Algérie**

**Plan du cours**

Introduction

1. L’anthropologie, un champ d’étude en constitution en Algérie
2. Nouveaux enjeux dans les sciences sociales et place de l’anthropologie
3. L’anthropologie en Algérie ; un passé colonial
4. Structure et usage des stocks de savoir : 19ème siècle et première moitié du 20ème siècle.

Conclusion

**Introduction**

Dans ce cours, nous allons tenter de développer quelques idées qui consistent à ouvrir une réflexion et dresser un état des lieux (sur l’ethnologie) (à grands traits qu’il faudra compléter par des lectures et des recherches personnelles) et dont il est possible de trouver des esquisses solides dans quelques bilans connus.

1. **L’anthropologie, un champ d’étude en constitution en Algérie**

Les destinées de cette discipline sont aujourd’hui fortement discutées à l’aune des changements qui affectent non seulement les sociétés traditionnellement considérées comme les terrains privilégiés pour les anthropologues que celles dont ils sont généralement originaires, en particulier au 19ème siècle et sur une grande partie du 20ème siècle. On veut nommer ici les sociétés occidentales.

Les sociétés objets d’étude ont effectivement muté et accèdent aujourd’hui à la matérialité de la modernité quand elles ne revendiquent pas aussi des modes d’organisation et de pensée tenant de la modernité. De nos jours, il est plutôt rare que la démocratie, les droits de l’Homme et du citoyen ne soient pas évoqués, revendiqués ou mis en œuvre dans les sociétés non occidentales. En tout cas, lorsque ce n’est pas le cas, cela apparait généralement comme une incongruité qu’il faut corriger. Bien plus, au niveau national comme au niveau international, des politiques et des stratégies sont pensées pour arrimer toutes les sociétés à ces principes et en faire même une condition dans l’accès au développement ou de l’assistance à celui-ci. Le débat sur l’adhésion de la Turquie à l’Union Européenne est un véritable concentré qui témoigne de la pensée dominante qui préside à l’uniformisation du monde.

D’un autre côté, depuis les années 80 se dessinent une tendance à l’uniformisation économique (la globalisation, le marché mondial..) consubstantiel de ce qui est désigné sous le vocable de « Village planétaire » donc d’une grande société de partage culturel et matériel. Cela est évidemment une autre affaire qu’on ne saurait prendre simplement pour une utopie comme les temps modernes en ont connu. Mais grosso modo, c’est bien ce paradigme d’une unité centripète qui agite le monde.

Cependant, l’on constate aussi lors de ces vingt dernières années, que des tendances centrifuges très fortes contrebalancent la tendance à l’unification. Les conflits récents témoignent au contraire d’une vivacité de dynamiques endogènes que cela soit d’ailleurs en Europe ou en Afrique ou dans le monde arabe. En effet, de la purification ethnique dans l’ex Yougoslavie au Rwanda en passant par les évènements récents en Côte-d’Ivoire, de la situation vécue en Algérie tout au long des années 80 / 2000 au drame irakien avec son lot de résurgences tribales, particularistes et religieux, l’on remarque que des tendances réfractaires à l’uniformisation sont saillantes. Identité, culture, religion, ethnicisassion, rejaillissent et écornent les certitudes des« uniformisateurs» à toutcrin.

Dans les sociétés occidentales, les migrations inaugurées dans le sillon des colonisations de transforment en s’amplifiant d’abord puis en se sédentarisant si l’on peut dire intra-muros. Dès le début des années 80 l’Europe en particulier est en prise avec ce qui va l’occuper le plus : le multiculturalisme qu’elle a beaucoup de difficulté à penser d’abord et digérer ensuite. L’Autre est dans l’enceinte et compte bien se faire entendre.

Décidément, les grandes frontières qui ont fondé la personnalité de l’anthropologie des moments fondateurs à la fin du XIXème siècle jusque pratiquement les années 60 se déplacent et avec elles non seulement les objets mais aussi les assises théoriques et conceptuelles. L’Autre, l’altérité qui était définie comme ce qui n’est pas soi, qui est différent de soi (i.e. non occidental) était dans une perspective évolutionniste des moments fondateurs l’objet de cette science sociale. Il le restera encore longtemps indépendamment des orientations théoriques dans l’histoire de cette discipline. L’Autre ce sont ces sociétés « sans Etat », « sans écriture », où tribus, parenté, rituels magico-religieux tiennent une place centrale. Ce sont ces sociétés dont les langues sont si différentes que le simple fait de les retranscrire, ou de les classifier justifie en soi la pratique anthropologique. L’Autre est différent et lointain.

L’Anthropologie, mais l’on parlait alors plus de l’Ethnologie, disparait du cursus universitaire en 1971, avec la réforme de l’Enseignement supérieur. En 1974, le ministre de l’Enseignement supérieur dresse un véritable réquisitoire contre l’Ethnologie sur lequel il n’est pas utile de revenir. Mais ce n’est pas seulement la qualification de cette discipline qui devait retenir l’attention mais le fait que dans l’univers de l’époque, chez beaucoup d’universitaires cela sonnait presque comme une évidence. L’ethnologie c’est le passé (colonial de surcroit) et l’heure était à l’avenir c’est-à-dire à la modernisation. Il faut tout de même ajouter que cette discipline avait aussi dans les récriminations de l’époque une connotation « ethniciste » (l’on disait à l’époque « régionalisme » ou « tribalisme »). L’on brandissait alors l’état du stock ethnographique où la Kabylie, l’Aurès, et à un degré moindre le M’zab et les Touaregs occupent une place considérable. Alors que l’on voulait à tout prix produire de la « nationalisation », il aurait suffit pourtant de se poser la question des conditions de production et de l’utilisation de ce stock pour revenir à des considérations un peu plus productives. Ce que fit d’abord F. Colonna en 1977 puis M. Mammeri en 1980 – 81.

Une autonomie par rapport au champ intellectuel et culturel de la colonisation.

Quoiqu’il en soit de cette ambiance intellectuelle, l’ethnologie fut mise pratiquement sous silence. Dans le champ de la production scientifique en Algérie, mais aussi dans le champ de l’enseignement académique. Elle traverse alors une période de plus de deux décennies (70 et 80) frappée du saut de l’illégitimité. Ce qui n’empêche pas des recherches dans le domaine, mais sans trop de visibilité.

En 1995/ 96, l’URASC devient le CRASC. C’est un espace dont l’importance mérite d’être rappelée qui s’ouvre à l’Anthropologie. En France, le gros des thèses soutenues par des algériens l’est plus en Sociologie qu’en Anthropologie à proprement parler.

Avec l’ouverture quelques années auparavant (1990), des Départements de Langue et Culture Amazighes à Bejaïa et à Tizi-Ouzou en début des années 1990, l’Anthropologie retrouve enfin un espace en milieu universitaire, notamment en Post-Graduation (magister), l’institut des cultures populaires à Tlemcen en 1981, magister à Oran et Constantine et l’école Doctorale pilotée par le CRASC.

Les problèmes majeurs que rencontre l’institutionnalisation de la discipline

* Le manque flagrant d’enseignants formés dans la spécialité.
* La survivance de certaines idées reçues concernant la discipline à l’intérieur de l’université
* Absence de visibilité des travaux et de la production dans ce domaine.
* Absence d’inter communication entre les chercheurs et de mise en partage de leur savoir.

En guise de mise en visibilité, nous avons par contre droit ces dernières années à la réédition de travaux ethnographiques : Hanoteau, Gaudry, …

L’ethnologie en tant que champ de recherche est en constitution dans le contexte des sciences sociales en Algérie. En tant que discipline académique, elle commence juste à prendre de la visibilité dans le système d’enseignement. Pour l’heure, la dissémination de cet enseignement reste problématique et limitée en particulier en graduation, même si des modules sont insérés ici et là dans différents cursus. On peut aussi noter avec intérêt la sollicitation institutionnelle à l’endroit de cette discipline et aussi celle de chercheurs de disciplines voisines qui souhaitent s’inscrire dans ce champ ou en tout cas qui présentent des rapprochements possibles à partir de leurs préoccupations et des objets d’étude qui sont les leurs.

En post-graduation, les avancées sont plus affirmées même si elles restent fragiles. Les expériences menées respectivement à Constantine en collaboration avec le CRASC (2001 – 2002), à Oran, Khenchela, mais aussi à Tlemcen et dans les Départements amazighes de Bejaïa et de Tizi-Ouzou méritent un bilan qui indiquera précisément comment l’anthropologie intervient dans la formulation d’objets d’études et de préoccupations de recherche. Ce bilan qualitatif pourra nous éclairer sur le travail à venir dans ce domaine et sur les enjeux scientifiques et épistémologiques qui seront à l’avenir l’une des préoccupations majeures des chercheurs et enseignants qui par de multiples chemins souhaitent se positionner dans ce champ.

Suite à l’introduction du système LMD, on assiste à l’ouverture des offres de formation en Anthropologie. C’est le cas du les pays Département de Langue et Culture Amazighes de Bejaïa (Depuis 2012) et de Tizi-Ouzou (2014)

L’Anthropologie en Algérie est liée à la colonisation. Les premiers travaux sur la société algérienne ont été réalisés soit par des militaires soit par des académiciens français.

Quelques exemples de ces travaux

* Emile Carrey : Récit de Kabylie, campagne de 1857
* Carette, Etude sur la Kabilie proprement dite
* Aucapitaine Henri, « Notice sur la tribu des Ait Fraoucen », Rev Af, 1860
* Berbrugger, les époques militaires de la Grande Kabylie, Alger

A l’indépendance, la discipline est mal perçue par les autorités algériennes, puisqu’elle reflète selon ces dernières, le point de vue du colonisateur. En effet, comme le souligne Ahmed Bennaoum, *« l’idéologie officielle de l’Algérie en Algérie s’est régulièrement bâtie sur la critique facile de l’anthropologie et de l’histoire coloniales »*[[1]](#footnote-2). Elle mettait l’accent sur les différents groupes de la société algérienne, alors que pour l’idéologie du pouvoir politique, en Algérie, il y’a un seul peuple et une seule patrie. Le projet de modernisation, plus le refus du traditionalisme et recours à des sciences de la modernité.

**II- Nouveaux enjeux dans les sciences sociales et place de l’anthropologie**

Dans les changements brutaux qu’a traversés le pays et les tabous qui sont cassés au niveau politique, économique et culturel, les sciences sociales (anthropologie) commencent à prendre à prendre une place plus importante.

Depuis le XIXème siècle, l’anthropologie a connu plusieurs ruptures épistémologiques et méthodologiques

* La première rupture : mettre fin au « lointain », à « l’autre »
* La deuxième rupture s’est opérée sur le plan méthodologique (enquête de terrain réalisée par Malinowski entre 1915 et 1917, enquête par observation participante sur de petites communautés fréquentées directement et longuement.
* Il sera suivi par une vingtaine de grandes enquêtes qui constituent encore aujourd’hui un héritage incontournable de la discipline (Mead, Evans-Pritchard, M. Griaule, Lévi-Strauss, Leach, Balandier) dans des perspectives théoriques différentes.

Dans la foulée du premier grand retournement méthodologique, on doit insister sur l’apport de l’Ecole de Chicago qui pose le principe d’une évolution de la méthode en introduisant à la fois le récit de vie, la biographie et l’usage de l’archive écrite. Cette école ouvre un chantier anthropologique sur un terrain qui n’est pas lointain ni isolé de l’anthropologie i : e les villes américaines (Chicago principalement). L’objet est tout-à-fait neuf (reconstruction culturelle des groupes ethniques).

Sur le plan méthodologique, il faut attendre les années 1970 pour que l’approche qualitative reprenne une place importante.

Les sociétés occidentales se caractérisent désormais par l’irruption d’une nouvelle réalité : le multiculturalisme (cas de l’Europe). Les groupes ethniques sont partie prenante des constructions sociales au sein même de ces sociétés.

Mais la fin du XXème siècle avec une très forte modernisation des sociétés dites « traditionnelles » (ou dominées) donne une place de choix à la sociologie dont tout un courant se spécialisera dans le développement. C’est ce courant qui s’imposera dans les sciences sociales en Algérie. Et ce en écho à la modernisation au pas de charge entamée dans les années 70. L’on connait les grandes orientations de l’époque qui postulent l’effacement de la tradition qualifiée de « retardataire » que la sociologie relayera dans sa pratique par le choix de ses objets d’étude et des cursus d’enseignement à l’Université. Il n’est pas difficile en effet d’établir que jusqu’au tournant des années 90, l’écrasante majorité des sujets des thèses et mémoires portent sur les réformes agraires, la gestion socialiste des entreprises, (…

Sur le plan de l’Anthropologie religieuse, nous avons plus droit sur le marché algérien, à des ouvrages de politologie sur l’Islamise, qui n’exclut pas une certaine redondance qu’à une circulation de travaux et ouvrages de fond sur le religieux. Et cela si on excepte quelques thèses ou mémoires publiés mais d’une visibilité très déficiente.

**III- L’Anthropologie en Algérie : un passé colonial**

La production anthropologique et ethnographique est intimement liée à la présence coloniale. Les premiers travaux ont d’ailleurs été réalisés par des militaires au temps de la conquête. Cet effort a été dicté par les besoins de la conquête ; il a fallu connaitre les populations pour mieux les contrôler. Cette première vague de travaux s’intéressait essentiellement à la religion et à l’organisation sociale. L’œuvre la plus marquante ici est celle de Hanoteau et Letourneux.

A partir des années 1900 (ou un peu avant), on va rentrer dans une nouvelle étape, l’ethnologie académique ; des travaux réalisés par des universitaires. Quantitativement, la production est moins dense, mais qualitativement, les travaux sont plus élaborés et ne sont pas destinés aux besoins de l’occupation.

Les travaux anthropologiques proprement dit ont débuté avec l’arrivée des ethnologues français métropolitains. Ces derniers vont donner l’image d’une société algérienne détruite de par la présence coloniale. A l’indépendance et malgré le sort réservé à la discipline, on aura droit à des travaux de qualité. Ces derniers ont été réalisés par des étrangers (surtout des français) soit par des Algériens.

1. **Structure et usage des stocks de savoir : XIXè siècle et première moitié du XXème siècle**

Il est difficile de dire qu’il y’a une ethnologie de l’Algérie pour le XXème siècle c’est-à-dire au moment où cette science sociale émerge et s’autonomise (voir le cours de l’histoire de l’anthropologie et les manuels sur la situation de la discipline notamment J. Copans. Introduction à l’ethnologie et à l’anthropologie). En effet, il faut savoir qu’à cette époque et dans la tradition française, on parle d’ethnologie et d’ethnographie. L’ethnographie s’intéresse au (XVIIIème-XIXème siècles) au classement des langues. A partir de 1824 avec l’ouvrage d’A. BALBI[[2]](#footnote-3), « Atlas ethnographique du globe », le terme « se vulgarise pour prendre son sens actuel de description des faits.» L’Ethnologie pour sa part, « utilise les matériaux de l’ethnographie mais conserve une perspective souvent statique et descriptive.». L’usage du terme américain anthropologie recouvre aujourd’hui les mêmes préoccupations. L’intérêt pour l’Autre, l’altérité donc, est le paradigme essentiel de cette discipline.

Au XIXème siècle, le style le plus marquant des travaux ethnographiques est la monographie. Il convient de noter aussi que cette discipline conquiert en France sa place institutionnelle en 1925 avec la création de l’Institut d’ethnologie (M. MAUSS, P. RIVET, L. LEVY-BRUHL). Si on insiste sur la tradition française, c’est à dessein. En effet, c’est pour souligner le fait que l’Algérie étant à cette époque domaine colonial français, dans l’inventaire que nous pouvons faire des travaux concernant ce terrain il n’y’a pas vraiment de travaux professionnels sauf les travaux d’Emile MASQUERAY (1873 et 1886) mais qui ne seront pas prolongés par une tradition et des successeurs. Pourtant, de 1840 à 1900 un gros stock de matériaux est rassemblé sur tous les aspects de la vie et de la société algérienne. De qualité inégale cette production marquera pendant très longtemps le système de référence des études sur l’Algérie. De nos jours encore il est courant de rencontrer ces références dans les travaux de chercheurs algériens. Notons que si la production est moins prolixe après 1900 – 1910, elle n’en est pas moins marquée par des travaux plus académiques (on peut penser à ceux de R. MAUNIER) ou de bonne facture monographique (M. GAUDRY) et bien entendu franchement professionnels (J. BERQUE, P. BOURDIEU). A partir de cette époque on peut parler valablement d’une ethnologie professionnelle. La qualité théorique de ces travaux est aussi inégale, mais les approches prennent déjà une autonomie par rapport au champ intellectuel et culturel de la colonisation. Dans les années 60 et 70, l’enseignement de l’ethnologie est intégré pratiquement au certificat de Lettres et Sciences Humaines et donc sans grande visibilité, avant d’être complètement supprimée en 1971.

Le CRAPE aura dans les années 70 encouragé et fait connaitre quelques uns de ces travaux. (Pendant plus de deux décennies, l’Anthropologie est complètement absente du champ universitaire mais elle est présente dans le domaine de la recherche malgré le peu de productions (quelques articles spécialisés dans la revue Lybica du CRAPE ; celle-ci consacrera aussi une rubrique aux bibliographies anthropologiques)

+ Quelques études : Les années 1980

* Aissa Ouitis dans le Sétifois
* Youcef Nacib sur Boussaada
* M. Nadir sur les communautés villageoises dans le Hoggar
* Fanny Colonna sur l’Aurès et au-delà de 1980

Dans les années 1980, création de l’URASC (Unité de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle) à l’université d’Oran qui annonce le début ou le retour sur la scène académique. Les productions de l’URASC vont revisiter les grands textes et auteurs fondateurs de la discipline.

.   
Au XXème siècle, on assiste à de : Jacques Berque, Pierre Bourdieu, Camille Lacoste-Dujardin, Fanny Colonna, (…)

**Conclusion**

Donc pour des considérations politiques et idéologiques, l’anthropologie était interdite dans le système de l’enseignement universitaire algérien. La tendance était alors favorable pour l’enseignement de la sociologie. Mais les transformations politiques et économiques qu’a subit l’Algérie ont cassé beaucoup de tabous comme la diversité linguistique, culturelle et religieuse de la société algérienne. On constate donc que les vieux débats qui on marqué les décennies après l’indépendance n’ont plus les mêmes prises sur les nouvelles générations d’étudiants et de chercheurs.

A l’heure actuelle, l’anthropologie est enseignée sans aucune entrave, mais beaucoup reste à faire dans la confection des programmes, la mobilité des chercheurs dans les universités algériennes, … etc.

**Références**

* Jean COPANS, Introduction à l’ethnologie et à l’anthropologie, édition Armand COLIN, 2005
* Mouloud MAMMERI, culture savante, culture vécue,
* Sossie ANDEZIAN, Sciences sociales et religion en Algérie la production contemporaine depuis l’indépendance, AAN (Annuaire de l’Afrique du Nord), 1995, pp (381 – 395)

1. Ahmed BENNAOUM, L’anthropologie coloniale dans la perception de l’anthropologie en Algérie, In Actes du Colloque Quel avenir pour l’anthropologie en Algérie. Timimoun, 22, 23 et 24 novembre, 1999, p. 50 [↑](#footnote-ref-2)
2. COPANS [↑](#footnote-ref-3)